




Martin Eden

Annexes

Annexe 1
Brochure de la saison 2025-2026 du TNP



CRÉATION

**du 28 novembre
au 14 décembre
2025**
du mardi au vendredi
à 20 h, le samedi à 18 h 30,
le dimanche à 16 h,
relâche le lundi
salle Jean-Bouise
durée estimée : 2 h

Martin Eden

d'après le roman de **Jack London**
traduction **Francis Kerline**
mise en scène et adaptation
Mélodie-Amy Wallet

avec
Karyll Elgrichi,
Damien Zanoly

cuivres
Anthony Callet
accordéon
Marion Chiron

assistanat à
la mise en scène
Clément Durand
son
Sébastien Perron
lumière
Julien Louisgrand
décor et costumes
les ateliers du TNP

Le roman est publié aux
éditions Libretto.

Spectacle créé au Théâtre
National Populaire.

NOVEMBRE - DÉCEMBRE

35

Martin Eden

Martin Eden, marin des bas-fonds de la société américaine, mène une rude existence faite de voyages, de boulots éreintants et de bagarres dans les bars. Mais sa vie va basculer lorsqu'il rencontre Ruth Morse, jeune femme délicate et cultivée issue de la haute bourgeoisie californienne. Il tombe éperdument amoureux. Petit à petit, d'abord pour plaire à Ruth, puis par goût réel de l'étude, il se forge une culture encyclopédique en arpentant les rayons de la bibliothèque municipale. Dans sa soif d'apprendre, il découvre l'univers des mots à travers les dictionnaires, celui de la pensée à travers la philosophie, le théâtre et la poésie. Il fait le choix de devenir écrivain. Écrire pour vivre, d'abord, puis, peu à peu, vivre pour écrire. Devenu intellectuel et poète, il pose son regard sur le monde et sa complexité. Il n'oublie pas d'où il vient, et les deux milieux auxquels il appartient désormais transforment radicalement sa vision de la société.

Pour cette adaptation du roman de Jack London, Mélodie-Amy Wallet réunit sur scène un duo d'acteurs et un duo de musiciens. Au cœur d'un espace quasi désert, dans une atmosphère douce de clair-obscur,

un comédien et une comédienne nous embarquent dans la traversée du roman. Dialogues, récits, échappées poétiques se mêlent aux sons d'un petit orchestre de cuivres, accordéon et instruments électroniques. L'univers musical, avec ses sonorités profondes et nostalgiques, évoque aussi bien les vastes espaces maritimes que l'écho intérieur des âmes. La metteuse en scène imagine Martin comme un Don Quichotte des temps modernes, perdu dans ses livres, convaincu que l'existence n'a de prix que s'il défie les pires monstres par amour pour sa Dulcinée. Un amour divin, presque fanatique, qui le mènera à la plus belle des ascensions, comme à la plus tragique des extinctions, tel Icare volant vers le soleil.

Rendez-vous

Rencontre avec l'équipe artistique après le spectacle

→ jeudi 11 décembre 2025

Représentation recommandée pour le public avec une déficience visuelle

→ jeudi 11 décembre 2025, visite tactile du décor à 19 h, spectacle à 20 h
(plus d'infos p. 143)

Stage de pratique théâtrale pour adultes

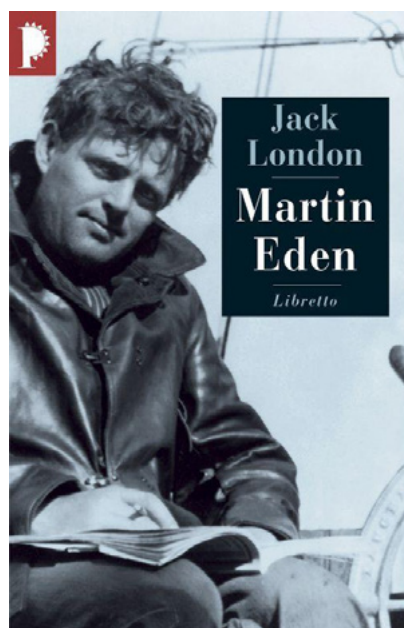
→ samedi 6 décembre 2025, de 10 h à 17 h
(plus d'infos p. 113)

Annexe 2
Biographie de Jack London
(*Martin Eden*, Éditions Libretto, p. 10)

John Griffith Chaney, dit Jack London, est né en 1876 à San Francisco et connaît une enfance misérable qui le mène, dès quinze ans, à une vie d'errance. Marin, blanchisseur, ouvrier dans une conserverie de saumon, pilleur d'huîtres, chasseur de phoques avant de devenir vagabond et de connaître la prison, il accumule les expériences et adhère au Socialist Labor Party en avril 1896. La ruée vers l'or du Klondike en 1897 le compte parmi les aventuriers mais il sera rapatrié atteint du scorbut sans avoir fait fortune. C'est pourtant dans le Grand Nord canadien qu'il trouve ses premières sources d'inspiration et que, la mémoire pleine de souvenirs épiques, il se lance dans l'écriture en rédigeant des nouvelles pour les grands magazines. *Le Fils du Loup*, son premier recueil de nouvelles, paraît en 1900. Le véritable succès arrive pourtant avec *L'Appel sauvage* (aussi appelé *L'Appel de la forêt*) en 1903. *Croc-Blanc* sort en 1905 et sera à nouveau un énorme succès d'édition. Repris par sa soif d'aventures, désormais financièrement à l'aise, Jack London fait construire un bateau ultramoderne, le *Snark*, et entreprend à son bord un voyage autour du monde. Malade, obligé de s'arrêter en Australie en 1908, il rentre en Amérique sans avoir réalisé son projet et s'occupe alors de son ranch tout en continuant à militer. Atteint de maladies multiples, buvant trop, sa santé déclinant, il séjourne plusieurs mois à Hawaï et décède le 22 novembre 1916 à l'âge de quarante ans.

Annexe 3
Couvertures d'éditions du roman
et de l'adaptation cinématographique de Luca Marinelli

Jack London
Martin Eden
 Traduction et édition de Philippe Jaworski



Annexe 4
journal *Bref*, instants de la création n°17,
édité par le TNP

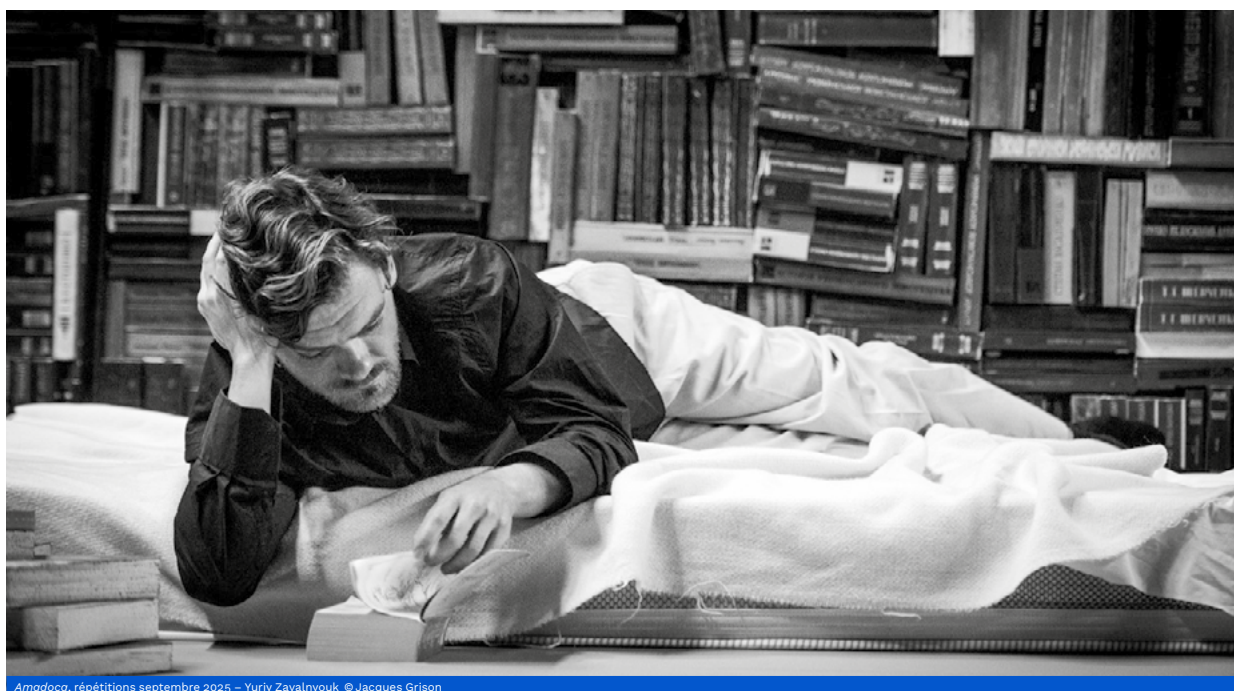


direction Jean Bellorini
#17 • octobre-décembre 2025

Bref

instants de la création

Dans ce numéro
La jeune création à l'honneur avec Jules Audry, Mélodie-Amy Wallet et Clara Hédouin; Anna Colin Lebedev et son regard sur l'Ukraine; un zoom sur Christoph Marthaler; un temps fort autour de deux créations; l'agenda.



Amadoca, répétitions septembre 2025 – Yuriy Zavalnyouk © Jacques Grison

Comment va le monde?

Face au monde qui nous inquiète, en colère, désabusés, parfois désemparés, nous ne sommes pourtant pas résignés. Les récits que nous venons voir au théâtre, portés par des artistes qui ont foi en l'humain, nous aident à mettre un baume sur nos blessures, à déverrouiller nos esprits, à retrouver de la nuance, à lutter contre le prêt-à-penser, à imaginer et construire d'autres futurs.

Dans *Manières d'être vivant*, Clara Hédouin et Baptiste Morizot nous invitent à repenser notre façon d'habiter ce monde, à défaire l'emprise que nous avons sur les vivants. Avec *Amadoca*, de Sofia Andrukhovych, autrice majeure de la scène littéraire ukrainienne, le metteur en scène Jules Audry fait ressurgir les souvenirs intimes, les

traumas d'une famille, ceux d'un pays, l'Ukraine, et se demande si l'on peut cicatriser la mémoire meurtrie d'un peuple. Chrystèle Khodr, invitée du Festival Sens interdits, met en scène au TNP, le souvenir et les traces du massacre du camp palestinien de Tel al-Zaatar, redonnant ainsi la parole aux témoins d'une histoire qui ne cesse de se perpétuer. Partout dans le monde, le pouvoir politique est questionné. Christoph Marthaler, nous propose lui aussi d'ouvrir les yeux sur le monde que nous « fabriquons », et dans lequel nous avons un rôle à jouer. Dans *Le Sommet*, son regard, plein d'humour et de tendresse, nous rappelle combien nous sommes à la fois imparfaits et magnifiques, capables d'un repli sur soi délétère comme

d'un altruisme admirable. Dans *Les Petites Filles modernes*, Joël Pommerat nous plonge dans un conte fantastique où deux jeunes filles cherchent un sens à donner à leur existence qui s'éveille au monde. Le pacte d'amitié qu'elles scellent est peut-être une réponse aux inquiétudes de la vie. Avec *Martin Eden*, Mélodie-Amy Wallet nous embarque aux côtés de ce jeune marin qui voit sa vie transformée par la découverte de l'amour, du savoir et de l'art. Enfin Samuel Achache, dans *Sans tambour*, transcende la rupture amoureuse par l'humour et la musique.

Voir le monde à travers le regard des artistes nous aide à combattre la fatalité, la résignation, et c'est une bonne nouvelle !



Martin Eden, la soif de découvrir

Mélodie-Amy Wallet met en scène une adaptation de *Martin Eden* et nous propose de traverser ce roman avec un quatuor de comédiens et de musiciens. Elle aime les écritures fortes, qui mêlent l'intime et la pensée du monde. Avec une équipe complice, elle s'empare de l'histoire de ce jeune marin, issu des quartiers pauvres d'Oakland qui, par amour pour une jeune fille de la haute bourgeoisie californienne, décide de se cultiver et découvre sa vocation d'écrivain.

Bref. Quel a été le point de départ de ce projet ?

Mélodie-Amy Wallet. J'avais d'abord envie de réunir cette équipe-là précisément, composée de personnes, artistes et créateurs que je connais, pour certains depuis très longtemps. Je rêvais de créer un projet autour de ce duo d'acteurs, Karyll Elgrichi et Damien Zanoly, qui serait accompagné par deux musiciens, Marion Chiron et Anthony Caillet. J'ai lu beaucoup, des choses très différentes, j'ai cherché dans divers types de textes. Karyll m'avait parlé de *Martin Eden*, un livre dont elle ne se séparait jamais. Et puis un jour, je lui ai demandé de me lire à haute voix les trois premiers chapitres. *Martin Eden* entre chez les Morse, ouvre la porte du salon et il bascule instantanément dans un monde nouveau. Tout change pour lui. Entendre la voix de Karyll dire les pensées intimes de ce jeune homme, ses premiers émois amoureux qui lui donnent le sentiment d'atteindre le divin et la transcendance, m'a révélé que cette voix de femme apportait une tout autre dimension sensible. Il est apparu évident qu'il manquait en écho une voix d'homme pour raconter les émois de la jeune femme, Ruth Morse, pour oser troubler, se permettre de brouiller les incarnations un peu trop attendues. C'est une langue forte, une puissante logorrhée poétique dans laquelle on découvre une jubilation

des détails, d'interminables et magnifiques descriptions de l'intérieur d'une âme, ponctuée par une multitude de dialogues dignes de véritables scènes de théâtre.

Bref. C'est un classique de la littérature, un roman captivant, une rencontre forte avec un personnage. On pourrait dire qu'il y a autant de visions de *Martin Eden* qu'il y a de lecteurs. Qu'est-ce qui vous a marqué chez lui ?

M.-A. W. Sa foi infinie en son rêve, la puissance de sa volonté. Et même s'il traverse des moments de doute abyssaux, qu'il est en proie à une « tempête-sous-un-crâne » permanente, au cours desquels il se demande s'il est légitime, il se donne tous les moyens pour accomplir son but. C'est un véritable surpassement de soi. L'amour le guide, comme Don Quichotte qui se perd dans ses livres et se convainc qu'il pourra tout affronter par amour pour sa dulcinée. Si Martin Eden décide d'apprendre, de devenir écrivain, c'est uniquement par amour, par envie, besoin de transcire et partager son émerveillement perpétuel avec celle qu'il aime. Ce qui est magnifique, c'est cette métamorphose intérieure. Les livres bouleversent sans cesse sa vision de l'existence. Plus il lit, plus il travaille, plus il découvre, plus il apprend, plus il s'approche de lui-même, plus il observe le monde avec d'autres yeux. Il remet sa vie en perspective. Il dépiste avec jubilation chaque cohérence, chaque lien entre les phénomènes du monde. Il découvre qu'il existe une connexion entre toutes choses, de l'étoile la plus lointaine à l'atome le plus minuscule. Tout devient pour lui un terrain de jeux et d'émerveillements. Toute sa force est là. Il découvre l'art et la beauté grâce aux livres et à l'écriture. Par amour.

Bref. Ruth Morse est l'autre protagoniste de l'histoire, que représente-t-elle pour vous ?

M.-A. W. La métamorphose de Martin Eden dont elle est la cause, provoque un bouleversement chez elle aussi. Elle est inévitablement impactée par ce qu'il traverse. Comme lui, elle est prisonnière d'un carcan social, d'un carcan de pensée. Dans le spectacle, on tente de lui laisser une place majeure. Ce personnage est très ancré dans son époque et Jack London n'est pas toujours tendre avec elle. Cette femme est empêchée,

elle ne peut pas se déployer comme elle le mériterait. Elle est prisonnière du prisme familial. Et pourtant, elle affirme une audace magnifique, elle tente l'impossible, elle se fiance, elle lutte pour lui. À la fin du roman, elle accepte de renier la morale bourgeoise au nom de l'amour.

Bref. À la lecture, tout le monde se retrouve dans ce personnage de Martin Eden. Selon vous, que raconte-t-il de nous ?

M.-A. W. J'imagine qu'il renvoie chacun à sa propre solitude face au monde, à son envie et son besoin à la fois d'y échapper et de s'y déployer. Comment inventer sa propre liberté ? Est-ce qu'il est réellement possible de prétendre au bonheur en se construisant seul ? Comment se définir et s'affirmer soi au milieu des autres ? Comment s'allier aux autres, faire du groupe une force sans se renier ? Comment ne pas se compromettre tout en voulant accéder au monde des puissants ? Martin Eden tente d'oublier sa vie d'avant mais il y revient et finit par se sentir n'appartenir à aucun des mondes qu'il a côtoyés. C'est la présence de sa logeuse Maria qui lui rappelle d'où il vient. De tous ces petits personnages, ces misérables au cœur d'or, qui le soutiennent, qui sont sa force, qui l'ancrent à la réalité, au-delà des livres, Maria a été pour nous l'une des plus importantes. C'est elle la gardienne de ce lien à ce qu'il est et a toujours été. Ils se reconnaissent dans leur misère et dans la conscience de cet état. Il ne peut pas partager ça avec celle qu'il aime.

Bref. Avez-vous choisi un fil particulier pour construire l'adaptation ?

M.-A. W. Celui de la métamorphose intérieure de Martin Eden, de son avancée solitaire, de la réalisation de son rêve, générant en même temps sa désillusion. Son envie de partage impossible avec Ruth, avec les autres, le conduit face à un mur. Les personnes qu'il a rencontrées au fil de son chemin, l'ont déçu. Il a réalisé que la connaissance n'amène pas nécessairement à l'esprit critique et que sans curiosité de l'autre et du monde, il est difficile de changer les choses. Une autre rencontre est déterminante, celle de Brissenden. Il est l'un des seuls à comprendre la solitude que Martin Eden éprouve, en tant qu'homme mais aussi en tant qu'écrivain. Il est le prophète, celui qui le prévient de sa perte, de sa désillusion



Martin Eden, répétitions dans le Haut-Lignon, août 2025 – Damien Zanoly et Karyll Elgrichi © Jacques Grison

à venir, de son succès, mais aussi de l'échec malgré le succès. Brissenden revendique l'art pour l'art, la puissance de la beauté pour elle-même. Il n'y a pas de compromission possible. Mais il finit par se suicider. C'est un point de bascule vers la déchéance intérieure de Martin Eden, un électrochoc. Il abandonne. Il a perdu son complice, celui avec qui il pouvait penser, échanger, se mettre en réflexion. Martin Eden est aussi complexe et ambigu que Jack London, dont la vision s'inspire de Nietzsche qu'il réfute aussi, cependant.

Bref. Comment s'est déroulé le travail d'adaptation pour la scène ? Quelles ont été les étapes ?

M.-A. W. En décembre 2024, nous avons passé une semaine avec les deux acteurs et les deux musiciens autour des 500 pages du roman. On s'est plongé dans le livre, sans s'arrêter, pendant cinq jours, on a tout parcouru ensemble, sans couper. C'est un temps très fort, suspendu, comme une grande traversée commune à travers le livre. Un moment de tous les possibles, très libre. On lit sans savoir où on va. Un premier se lance, un musicien par exemple, commence avec un thème, un rythme, ou un comédien « se jette » dans le texte. Chacun réagit et peut intervenir, soit en lisant pour les acteurs, soit en jouant pour les musiciens. J'écoute. On se laisse surprendre. Au théâtre tout est absolument possible. L'inattendu, parfois, permet curieusement de mieux entendre les choses. À la fin du chapitre,

on échange. On cherche ensemble ce qui fait apparaître le théâtre. Au fur et à mesure, on réalise un échantillonnage des propositions musicales. Ce travail est déterminant parce qu'il fait apparaître toutes les pistes possibles pour la recherche à venir au plateau. Sans rien figer. Il propose des réponses aux premières intuitions. À la suite de cette semaine, j'ai retravaillé le texte seule et j'ai procédé à des coupes drastiques, quantité oblige, avec ces premiers échanges à l'esprit, et la question : quels moments de poésie souhaite-t-on défendre et faire résonner ? J'ai appréhendé ces coupes comme des morceaux choisis plutôt qu'une adaptation du tout. Le fil du récit est très simple à saisir finalement. Puis en juillet dernier, l'équipe, créateurs son et lumière compris, s'est réunie pour une nouvelle session de travail. On s'est attelé à la version de 120 pages que je leur ai proposée. J'avais envie et besoin de réentendre les acteurs et les musiciens, de réentendre le rythme du récit à deux, avant de couper et réduire davantage. Nos choix sont toujours nourris de l'expérience sensible du plateau. L'objectif du travail est de parvenir à saisir l'endroit juste du conteur. Comment porter cette écriture, ce roman, au théâtre ? Comment faire briller les mots à deux voix ? Comment imaginer le dialogue entre les deux acteurs et les musiciens ? À quel point peut-on se permettre de troubler le féminin et le masculin, de provoquer l'incongru qui survient parfois sans qu'on l'attende ? À partir de cette version de 120 pages, on

travaille ensemble, artistes et techniciens, tout le monde propose des coupes possibles, en expliquant pourquoi on souhaite couper. Tout ce qu'on a enlevé, on sait pourquoi on l'a fait. On en gardera la trace et la mémoire. Ce travail permet de se fédérer autour du texte, des personnages. On sait qu'on racontera ensemble le spectacle dont nous avons rêvé. J'ai proposé aux acteurs d'apprendre l'intégralité du texte du spectacle, qu'ils le possèdent en totalité, que, chaque soir, on ne sache pas nécessairement lequel des deux va prendre la parole, qu'on se permette de tout réinventer tel un joyeux vertige. Je crois que c'est véritablement possible. Ce sont deux acteurs incroyables qui se connaissent très bien, qui ont une complicité magnifique et sont constamment et généreusement à l'écoute l'un de l'autre. J'aimerais que la jubilation du jeu des acteurs, leurs complicités, puisse contaminer chaque spectateur, qu'il s'y sente complètement associé, et puisse être touché, emporté même. J'aimerais que cette joyeuse et enivrante folie l'emporte sur tout le reste.

Bref. C'est un projet très collectif, comment considérez-vous votre place de metteuse en scène ?

M.-A. W. Elle est proche de celle d'un chef d'orchestre qui fédère une équipe qui construit ensemble. Évidemment, je propose un point de départ mais tout se déploie de façon collective. Du jeu de l'acteur, à la musique, au son et à la lumière, tout le monde est force de



Martin Eden, répétitions septembre 2025. © Jacques Grison

proposition. On s'est imposé que tout vienne du travail au plateau. Pour le son, on n'a pas recours à des sons annexes, on utilise ce que les musiciens produisent. On retravaille ensuite cette matière sonore et on s'amuse à l'amplifier, à la modifier, à la métamorphoser, comme un témoin qu'on transforme et qu'on passe à l'autre. En lumière, il a été beaucoup question d'espace vide, de zoom, de dézoom, d'intérieur, d'extérieur, « d'entrer à l'intérieur d'une âme ». L'envie était de ne surtout jamais rien figurer complètement : l'évocation, la force de l'imaginaire avant tout. On pense à Peter Brook : un grand plateau vide et un conteur qui dirait « Il était une fois » ; le plaisir de faire sonner les mots pour que le jeu et la poésie adviennent.

Bref. Quelles ont été les sources d'inspiration pour ce travail ?

M.-A. W. J'ai pensé à Alberto Giacometti et ses croquis : des petites « solitudes » très longilignes. J'ai lu le roman *Une chambre à soi* de Virginia Woolf. Il a fait écho à ma vision de *Martin Eden*. Il raconte la solitude de l'écrivain, la puissance de l'imaginaire, de l'évasion que permet l'écriture. Woolf y dépeint aussi, ce tout petit espace de la chambre assez semblable à la chambre de Martin Eden. Comment déploie-t-on sa propre liberté dans cette minuscule prison où l'on n'a pas la place de faire un pas ? Je pense aussi à cette solitude et cette désillusion commune entre Virginia Woolf et le personnage Martin Eden. Avec l'équipe on a beaucoup parlé de *The Hours*, le film de Stephen Daldry, *Don Quichotte* de Miguel de Cervantes. Pour moi Martin Eden est un Don Quichotte des temps modernes. Il est pris d'une folie née de la lecture, qui l'allume puis va l'éteindre. C'est Icare volant vers le soleil.

Bref. Dans le roman, il y a deux réalités. On suit la vie de Martin Eden, ses rencontres, son quotidien, une réalité très concrète à laquelle se mêle une autre réalité, celle de sa vie intérieure. Comment traitez-vous, sur scène, ces deux réalités ?

M.-A. W. On a tenté de conserver ces allers-retours entre les deux réalités. C'est la musique qui porte cet élan, ce bouillonnement intérieur ; elle est un liant sensible. Parfois on tente un thème qui amène ailleurs, qui surprend l'acteur et nous « déplace » avec lui. La musique est une vibration de plus, les battements de cœurs rassemblés.

Bref. Avez-vous échangé avec les musiciens autour de références musicales ?

M.-A. W. Je leur ai envoyé de nombreuses choses. On a beaucoup discuté en amont du travail. Anthony a composé plusieurs thèmes. En répétitions, Marion et lui improvisent essentiellement à partir de cette matière musicale. À un moment, on se dit « ça, on garde ! » ou « ce thème nous touche, on le développe ». On retravaille un morceau de Vivaldi, on le réécrit, on le décline. On retrouve plusieurs thèmes tout au long du spectacle, des réécritures de morceaux plus ou moins connus. Parfois, c'est important de reconnaître. Quand on reconnaît, on entend mieux ce qu'il se dit, la référence commune fait battre le cœur d'une façon particulière. Les musiciens seront mobiles sur scène. L'idée est de permettre les interactions entre acteurs et musiciens pour faire vivre ce quatuor.

Bref. Ce numéro de Bref s'intitule « Comment va le monde ? » Quelle réponse pourrait apporter le spectacle ? Qu'est-ce que Martin Eden a à nous dire aujourd'hui ?

M.-A. W. Une réponse, je ne sais pas mais une interrogation sur l'individualisme peut-être. « Est-il réellement possible de prétendre au bonheur en se construisant seul ? » J'aimerais

que le spectacle puisse répondre « non ». Mais chacun y trouvera sans doute sa propre réponse. C'est le drame de cette solitude finale qui me bouleverse et m'interroge profondément. J'ai envie de croire que la fin de *Martin Eden* est une réponse de Jack London à la pensée individualiste. Elle a provoqué des heures de discussions et de débats avec l'équipe. C'est la question qui hante Martin Eden : quel intérêt peut avoir toute la connaissance ou la culture du monde si elle n'est pas mise en partage, en pratique, en réflexion, en mouvement, en sensibilité ? Ce que nous permet une salle de théâtre par exemple... La nécessité simple mais absolue de se redire aujourd'hui ensemble, dire, redire et marteler que les histoires, les livres et les mots rassemblent, fédèrent, réhabilitent l'imaginaire, se font miroir du monde, forgent l'esprit critique, redonnent de la poésie à nos vies, finalement seule issue et antidote au drame. Il y aurait encore beaucoup à dire. Nous attendons impatiemment de passer au travail de plateau, étape cruciale qui va faire advenir l'essentiel de ce voyage. Voyage souvent incertain et jubilatoire.

Propos recueillis par L.-E. P., septembre 2025.



I

Le quidam ouvrit la porte avec une clé et entra, suivi d'un jeune gaillard qui retira sa casquette avec gaucherie. Celui-ci portait des vêtements grossiers, qui sentaient la mer, et le spacieux vestibule dans lequel il se trouvait n'était visiblement pas son élément. Ne sachant que faire de sa casquette, il allait la fourrer dans la poche de son paletot quand l'autre la lui prit. Ce fut un geste simple et naturel, que le jeune empoté apprécia. « Il comprend, se dit-il. Il me laissera pas tomber. »

Il marchait sur les talons de l'autre en roulant des épaules et en écartant inconsciemment les jambes, comme si le plancher, immobile, se fût soulevé et abaissé au gré des mouvements de la mer. Les vastes pièces semblaient trop étroites pour ses grandes enjambées et il craignait que ses larges épaules ne heurtassent les chambranles ou n'allassent faucher le bric-à-brac des consoles. Il louvoyait avec méfiance entre les divers objets et voyait se dresser des périls qui n'existaient que dans son esprit. Là où une demi-douzaine d'hommes eussent pu passer de front, entre un piano à queue et une table centrale jonchée de livres empilés, il se hasarda plein de terreur. Ses bras ballants pendaient lourdement à

ses côtés. Il ne savait qu'en faire et lorsque, dans un instant d'épouvante, l'un d'eux faillit effleurer les livres sur la table, il fit un écart comme un cheval effarouché, évitant de justesse le tabouret du piano. En observant le pas tranquille de l'autre devant lui, il se rendit compte, pour la première fois, qu'il avait une façon de marcher différente de celle des autres hommes. Il eut soudain honte de sa démarche de rustaud. De minuscules gouttes de sueur perlèrent sur son front et il s'arrêta pour éponger son visage bronzé avec son mouchoir.

– Attendez, Arthur, mon gars, dit-il d'un ton badin pour essayer de masquer son angoisse. C'est trop à la fois pour votre serviteur. Laissez-moi le temps de m'y faire. Vous savez que je voulais pas venir et j'ai idée que votre famille est pas impatiente de me voir.

– Tout ira bien, répondit Arthur, rassurant. Nous sommes des gens simples... Tiens ! il y a une lettre pour moi.

Il revint vers la table, déchira l'enveloppe et se mit à lire, donnant à l'étranger le temps de se ressaisir. Et l'étranger lui en sut gré : l'autre lui offrait sa sympathie et sa bienveillance et, sous son apparent désarroi, cette chaleur humaine produisait son effet. Il s'essuya le front et regarda autour de lui, le visage recomposé mais avec, dans les yeux, cette expression qu'on voit chez les bêtes sauvages lorsqu'elles redoutent le piège. Égaré dans l'inconnu, il appréhendait ce qui pouvait arriver, ignorait ce qu'il devait faire et, conscient de la gaucherie de sa démarche et de son allure, craignait que tous les attributs de sa personne ne fussent affectés de la même tare. Il était extrêmement sensible, terriblement mal à l'aise, et le regard amusé que l'autre lui lança secrètement par-dessus la lettre le blessa comme un coup de poignard. Mais il n'en laissa rien paraître car, parmi les choses qu'il avait apprises, il y avait la discipline – et aussi parce que ce coup de poignard frappait son orgueil. Tout en se maudissant d'être venu, il décida de tenir bon, quoi qu'il arrivât. Ses

traits se durcirent et une lueur farouche brilla dans ses yeux. Il observa les lieux plus librement, d'un regard perçant qui enregistrerait les moindres détails du joli intérieur. Ses yeux étaient grands ouverts; rien n'échappait à leur champ de vision et, tandis qu'ils s'imprégnaient de la beauté de l'endroit, leur lueur farouche s'estompa pour faire place à un plus doux reflet. Il était sensible à la beauté et, ici, la beauté ne manquait pas.

Une peinture à l'huile capta son attention. De grands brisants se fracassaient contre un rocher saillant, des nuages bas et noirs couvraient un ciel d'orage crépusculaire et, au-delà de la ligne d'écume, on apercevait une goélette qui serrait le vent et gîtait si dangereusement que chaque détail du pont était visible. Il y avait là une splendeur qui l'attira irrésistiblement. Il en oublia sa démarche maladroite et s'approcha tout près du tableau. La splendeur s'évapora. La mine perplexe, il s'ébahit devant le barbouillage sans valeur qu'il croyait avoir sous les yeux, puis recula. Aussitôt, toute la beauté reparut. «Un trompe-l'œil», se dit-il, et il n'y pensa plus, bien que, parmi le flot d'impressions nouvelles qu'il recevait, il éprouvât une pointe d'indignation à l'idée que tant de beauté pût être sacrifiée à un jeu d'optique. Il ne connaissait pas la peinture. Son œil ne s'était exercé que sur des chromos et des lithographies, dont le trait était toujours net et défini, de près comme de loin. Il avait vu des peintures à l'huile, certes, dans des devantures de boutiques, mais la vitre avait empêché ses yeux avides de s'en approcher.

Tournant la tête vers son ami, qui lisait toujours, il avisa les livres sur la table et une sorte de convoitise mélancolique passa dans son regard, comme dans le regard d'un affamé à la vue de la nourriture. Ses épaules pivotèrent et une enjambée impulsive l'amena devant la table, où il se mit à palper les volumes avec affection. Il guigna les titres et les noms des auteurs, lut quelques passages, caressa les pages avec les yeux et les mains. Il reconnut un livre qu'il avait lu mais,

pour le reste, les ouvrages et les auteurs lui étaient inconnus. Il tomba sur un recueil de Swinburne et se plongea dans une lecture attentive, oubliant où il se trouvait, le visage radieux. Par deux fois, il referma le livre sur son index pour vérifier le nom de l'auteur. Swinburne! il se souviendrait de ce nom. Voilà un gars qui avait le coup d'œil, qui savait rendre les couleurs et les lumières. Mais qui était Swinburne? Était-il mort depuis cent ans et plus, comme la plupart des poètes, ou vivait-il et écrivait-il encore? Il consulta la page de garde... oui, il avait écrit d'autres livres. Eh bien, dès demain à la première heure, il irait à la bibliothèque publique pour essayer de dénicher d'autres bouquins de ce Swinburne. Il revint au texte et, vite absorbé par sa lecture, ne remarqua pas qu'une jeune femme était entrée. Il ne s'en aperçut qu'en entendant la voix d'Arthur, disant :

— Ruth, voici Mr Eden.

Il referma le livre en marquant la page du doigt et se retourna tout palpitant. Ce n'était pas la fille mais les paroles de son frère qui lui causaient cet émoi. Sous son corps musculeux couvait une sensibilité à fleur de peau. À la moindre intrusion du monde extérieur dans sa conscience, ses pensées, ses sympathies, ses émotions jaillissaient et vacillaient comme des flammèches. Extraordinairement réceptif, il avait une imagination vertigineuse et sans cesse en effervescence, qui procédait par associations d'idées. C'était le «Mr Eden» qui l'avait ému, lui qu'on avait toujours appelé «Eden», ou «Martin Eden», ou simplement «Martin». Et «vous, là-bas!» Aussitôt, son esprit se changea en une vaste chambre noire, où défilèrent des images de sa vie, des images de chaufferies et de gaillards d'avant, de campements et de plages, de prisons et de bouges, d'hôpitaux et de taudis, toutes associées aux divers noms qu'on lui avait donnés.

C'est alors qu'il vit la fille. Un seul regard sur elle suffit à effacer toutes les fantasmagories de son cerveau. C'était une créature pâle, éthérée, aux grands yeux bleus et célestes,

femelles, servent de proies aux marins, la raclure des ports et la lie du genre humain.

– Asseyez-vous donc, monsieur Eden, dit la jeune fille. J'étais impatiente de vous rencontrer depuis qu'Arthur nous a parlé de vous. Vous avez été si courageux...

Comme il l'arrêtait d'un geste plein de modestie en marmonnant qu'il n'avait rien fait du tout, que n'importe qui eût agi de même, elle remarqua de fraîches abrasions mal cicatrisées sur sa main levée et, baissant le regard, vit que l'autre était dans le même état. Un examen rapide lui montra trois balafres : une première sur sa joue, une seconde sur son front, près des cheveux, et une troisième qui disparaissait sous son col amidonné. Elle réprima un sourire en apercevant la ligne rouge qui marquait le frottement du col contre sa peau bronzée. Il n'était évidemment pas habitué aux cols durs. Son œil féminin passa également en revue ses habits bon marché et mal coupés, les fronces de son paletot autour des épaules et tous les petits faux plis des manches, révélateurs de biceps saillants.

Marmonnant toujours, il obéit à son invitation en cherchant un siège. Émerveillé par la grâce avec laquelle elle s'asseyait, il s'empressa de prendre place sur une chaise devant elle, honteux de la piètre image qu'il donnait de lui. C'était un sentiment nouveau pour lui. Jamais, jusqu'alors, il ne s'était soucié de son paraître. Il s'assit avec précaution sur le bord de la chaise, très embarrassé de ses mains. Où qu'il les mît, elles le gênaient. Arthur se retira et Martin Eden le regarda partir avec anxiété. Il se sentait perdu, seul dans la pièce avec cette femme irréelle. Ici, point de tavernier à qui commander à boire, point de petit garçon à qui demander d'aller au coin de la rue acheter la canette de bière qui eût permis de rompre la glace.

– Quelle cicatrice vous avez sur le cou, monsieur Eden ! dit-elle. Comment est-ce arrivé ? Quelque terrible aventure, sans doute.

– Un Mexicain avec un couteau, mademoiselle, répondit-il en humectant ses lèvres sèches et en s'éclaircissant la voix. Une simple bagarre. Quand je lui ai chopé son couteau, il a essayé de m'arracher le nez avec ses dents.

À ces mots, la riche vision de cette chaude nuit étoilée à Salina Cruz passa devant ses yeux, la blanche étendue de plage, les lumières des cargos sucriers dans le port, les voix des marins ivres au loin, les dockers jouant des coudes, le regard bestial et enflammé du Mexicain, la morsure de l'acier dans son cou et le jaillissement du sang, la foule et les cris, leurs deux corps agrippés l'un à l'autre, roulant dans la poussière et, quelque part, les langoureux arpèges d'une guitare. En revoyant ces images qui lui donnaient encore le frisson, il se demanda si l'homme qui avait peint la goélette sur le mur eût su peindre cela aussi. La plage blanche, les étoiles et les lumières des cargos eussent eu belle allure, songea-t-il, avec, au centre, sur le sable, la tache sombre formée par l'attroupement des spectateurs. Le couteau eût aussi eu sa place dans le tableau, tel un éclair d'acier luisant sous les étoiles. Mais de tout cela rien ne transparut dans ses paroles.

– Il a essayé de m'arracher le nez avec ses dents, conclut-il.

– Oh ! dit la fille, tout émue, d'une petite voix lointaine.

Il était aussi ému qu'elle et le rouge lui monta aux joues, soudain brûlantes comme si elles eussent été exposées à la fournaise de la chambre de chauffe. Les luttes au couteau étaient des sujets trop sordides pour une causerie avec une dame. Dans les livres, les gens de son milieu ne s'entretenaient pas de ces choses-là – peut-être même n'en avaient-ils jamais entendu parler.

Comme la conversation qu'ils s'efforçaient d'engager semblait s'enliser, elle se hasarda à l'interroger sur sa balafre en s'appliquant à employer le même langage que lui. Il le comprit et décida que c'était à lui, au contraire, d'essayer de parler comme elle.

– C'était juste un accident, reprit-il en portant la main à sa joue. Une nuit, dans une bonace avant une tempête, la drisse de grand-vergue a filé. Et le palan avec. C'était une drisse en acier et elle gigotait comme un serpent. Tous les hommes de quart essayaient de l'attraper et, moi, j'ai sauté dessus et je me suis fait talocher.

– Ah ! fit-elle en feignant de comprendre son jargon, qui était de l'hébreu pour elle, tout en se demandant secrètement ce que pouvait être une « drisse » et ce que « talocher » voulait dire.

– Ce Swinburne, là, commença-t-il en prononçant *Swinburne* pour adopter une diction qu'il croyait plus distinguée.

– Qui ?

– *Swinburne*, répéta-t-il avec la même erreur de prononciation. Le poète.

– Swinburne, corrigea-t-elle.

– Oui, c'est ça, bredouilla-t-il, les joues en feu. Depuis quand il est mort ?

– Ma foi, je n'ai pas entendu dire qu'il l'était – elle le regarda avec curiosité. Où l'avez-vous connu ?

– Je l'ai jamais vu de ma vie. Mais j'ai lu un peu de sa poésie dans ce livre, là, sur la table, avant que vous veniez. Vous aimez sa poésie ?

Puisqu'il lui proposait un sujet de conversation, elle s'y prêta volontiers et répondit longuement, de bonne grâce. Il se sentit mieux et s'installa plus confortablement sur sa chaise, en tenant fermement les accoudoirs comme s'il avait craint qu'elle ne se dérobât sous lui. Maintenant qu'il avait réussi à la faire parler avec naturel, il s'efforçait de ne pas perdre le fil de son discours, émerveillé par les trésors de savoir engrangés dans cette jolie tête et se repaissant de la pâle beauté de son visage. Bien qu'il parvînt à la suivre, il était gêné par certains mots inconnus, certains commentaires et enchaînements d'idées qui lui étaient étrangers

mais qui néanmoins stimulaient et aiguillonnaient son esprit. Ainsi était la vie intellectuelle, se dit-il, ainsi était la beauté, douce, merveilleuse, telle que jamais il ne l'avait rêvée. Oubliant sa réserve, il la dévorait des yeux. Vivre pour elle, pour la conquérir ; se battre et... mourir pour elle. Les livres disaient vrai. Il y avait des femmes comme elle sur terre. Elle en était la preuve. Elle donnait des ailes à son imagination, qui déployait devant lui d'immenses toiles lumineuses où, dans un clair-obscur romantique, se dessinaient de grandes gestes chevaleresques pour l'amour d'une dame – d'une femme au teint pâle, d'une fleur d'or. Et, à travers cette vision féerique et changeante comme un mirage, c'était la femme réelle qu'il voyait, assise là devant lui, parlant d'art et de littérature. Il l'écoutait, bien sûr, mais il était surtout occupé à la regarder et l'essence masculine de sa nature transparaissait dans la fixité et l'ardeur de ce regard, sans qu'il en eût conscience. Elle, en revanche, étant femme – et bien que l'univers des hommes lui fût peu familier –, en était très consciente. Elle n'avait jamais été observée de la sorte par un homme et cela la gênait. Elle balbutia, trébucha sur une phrase et perdit le fil de ses pensées, trouvant la chose à la fois effrayante et étrangement agréable. Tandis que son éducation l'invitait à se défier des leurres subtils et mystérieux de la séduction, son instinct lui enjoignait en claironnant de passer outre aux barrières sociales et d'aller au-devant de ce voyageur d'un autre monde, de ce jeune homme rude aux mains lacérées, à la gorge rougie par un fâcheux col de chemise et qui, de toute évidence, avait été sali et déshérité par une existence dégradante. Elle était propre et sa propreté se révoltait ; mais elle était femme et faisait l'apprentissage du paradoxe de la femme.

– Comme je le disais... que disais-je, déjà ?

Elle s'arrêta net, en riant joyeusement de son étourderie.

– Vous disiez que ce Swinburne avait pas réussi à être un

grand poète parce que... et vous en êtes restée là, mademoiselle, répondit-il avec empressement, saisi par une sorte de fringale.

En l'entendant rire, il avait senti de délicieux petits frissons lui parcourir le dos. Comme un ruissellement de clochettes d'argent, se dit-il et, l'espace d'un instant, il s'imagina dans un pays lointain, fumant une cigarette sous un cerisier en fleur, tandis que les clochettes d'une pagode appelaient à la prière des fidèles en sandales de paille.

— Oui, merci, reprit-elle. Swinburne a échoué, en fin de compte, à cause de... d'un manque de délicatesse. Nombre de ses poèmes ne méritent même pas d'être lus. Le moindre vers d'un grand poète authentique doit contenir une beauté vraie, capable de toucher ce qu'il y a de plus haut et de plus noble en l'homme. Un grand poète ne doit rien écrire qui ne soit un enrichissement pour le monde.

— J'ai trouvé ça bien beau... — fit-il, hésitant — ... le peu que j'ai lu. J'aurais pas cru que c'était un... un pareil malotru. Sans doute que ça se voit mieux dans ses autres livres.

— Dans celui que vous lisiez aussi, on trouve de nombreux vers dont on pourrait se dispenser, affirma-t-elle, dogmatique, avec une pointe de coquetterie.

— J'ai dû passer à côté, fit-il. J'ai lu que les meilleurs. C'était plein de lumière, ça brillait et ça m'a fait tout chaud en dedans, comme le soleil ou une lampe-tempête. Oui, voilà ce que ça m'a fait, mais faut croire que je suis pas un as en poésie, mademoiselle.

Il s'interrompit tout penaud, confus et honteux de son peu d'éloquence. Les mots justes lui manquaient pour exprimer la grandeur et la profondeur de ce qu'il avait lu. Dans son désarroi, il se comparait à un marin dans un navire inconnu, par une nuit noire, aux prises avec un grément inaccoutumé. Eh bien, décréta-t-il, il ne tenait qu'à lui de s'adapter à ce monde nouveau. Il n'y avait rien dont il ne fût venu à bout quand il l'avait voulu et il était grand temps

pour lui d'apprendre à dire ce qu'il ressentait afin de se faire comprendre d'elle — car il ne voyait plus qu'elle sur sa ligne d'horizon.

— Longfellow, en revanche... poursuivit-elle.

— Oui, je l'ai lu, dit-il en lui coupant la parole, avide de faire étalage de ses maigres connaissances livresques pour lui montrer qu'il n'était pas complètement ignare. *Le Psaume de la vie*, *Excelsior* et... et je crois que c'est tout.

Elle acquiesça en souriant avec une sorte d'indulgence apitoyée, qui le confondit : était-il donc naïf de se vanter ainsi ! Ce Longfellow avait dû écrire quantité d'autres recueils de poésie.

— Excusez-moi, mademoiselle, si j'ai l'air de faire le malin. Au vrai, je connais pas grand-chose à tout ça. C'est pas dans mes cordes. Mais je serai bientôt à la hauteur.

Cela sonna comme une menace. Sa voix était déterminée, ses yeux lançaient des éclairs et ses traits s'étaient durcis. Elle crut même voir sa mâchoire prendre un angle agressif tandis que, de toute sa personne, semblait émaner une intense virilité qui l'impressionna beaucoup.

— J'en suis convaincue, acheva-t-elle en riant. Vous êtes très solide.

Elle considéra un instant son cou de taureau épais et noueux, cuivré par le soleil, qui débordait de force et de santé. À le voir là, assis devant elle, humble et rougissant, elle se sentit de nouveau attirée vers lui. Une pensée libertine, qui la surprit elle-même, lui traversa l'esprit. Elle eut soudain envie de poser ses mains sur ce cou, comme pour s'imprégner de son énergie et de sa vigueur, et se reprocha aussitôt d'avoir de tels penchants, craignant de s'être brusquement découvert quelque perversion insoupçonnée, elle qui avait toujours considéré la force physique comme l'apanage des brutes et pour qui la beauté masculine idéale n'était faite que de grâce et de sveltesse. Mais l'envie persistait, malgré qu'elle en eût, et l'emplissait de confusion. Car

elle ne comprenait pas que, étant de constitution fragile, son corps et son esprit avaient besoin de force. Elle comprenait seulement que jamais aucun homme ne l'avait affectée comme celui-ci, qui pourtant la choquait à tout moment avec son horrible syntaxe.

— Je suis pas un invalide, pour sûr, dit-il. S'il le faut, je peux avaler de la limaille de fer. Mais, pour l'heure, j'ai comme de la dyspepsie. Je digère pas le plus gros de ce que vous dites. J'ai pas été entraîné pour, voyez. J'aime bien les livres et la poésie et j'en lis chaque fois que je peux, mais sans réfléchir dessus comme vous. C'est pour ça que je peux guère en parler. Je suis comme un navigateur à la dérive sur une mer inconnue, sans carte ni compas. Maintenant, je veux faire le point. Peut-être que vous pourriez me mettre sur le bon cap. Comment vous avez appris tout ça ?

— En allant à l'école, j'imagine, et en étudiant.

— Je suis allé à l'école quand j'étais gosse.

— Oui, mais je veux parler du collège, des conférences, de l'université.

— Vous êtes allée à l'université ? demanda-t-il, subjugué.

Il lui sembla tout à coup que mille lieues la séparaient de lui.

— J'y vais toujours. Je suis des cours spécialisés en anglais.

Il ne savait pas ce qu'était un cours d'« anglais » mais passa outre, se contentant d'ajouter mentalement cette nouvelle lacune à la liste de ses ignorances.

— Il faudrait que j'étudie combien de temps pour pouvoir aller à l'université ?

— Cela dépend des études que vous avez déjà faites, répondit-elle avec sollicitude, émue par son désir d'apprendre. Vous n'êtes jamais allé au collège ? Non, bien sûr. Mais avez-vous terminé l'école primaire ?

— Il me restait deux ans à faire quand j'ai quitté. Mais j'ai toujours eu de bonnes notes.

Furieux de s'être de nouveau vanté, il agrippa les accou-

doirs de sa chaise avec une telle hargne qu'il en eut le bout des doigts transi. Au même moment, une femme entra dans la pièce. La jeune fille se leva, se porta à sa rencontre pour l'embrasser et revint vers lui en la tenant par la taille. Ça doit être sa mère, se dit-il. C'était une grande femme blonde, mince, belle et distinguée. L'élégance de sa mise, en accord avec le style de la demeure, l'émerveilla. Il crut voir une actrice en costume de scène. Elle lui rappelait ces mondaines en robe d'apparat, qu'il avait regardées passer sous la marquise d'un théâtre londonien, un soir de bruine, tandis que des policemen le repoussaient du pied, ou les belles dames de Yokohama qu'il avait aperçues devant le *Grand Hôtel*. En un éclair, mille images de la ville et du port de Yokohama défilèrent devant ses yeux, comme un kaléidoscope qu'il effaça vite de sa mémoire pour revenir à la réalité de l'instant. Il savait que le moment était venu de se lever pour être présenté. Il s'extirpa péniblement de son siège et resta planté bêtement, dans son pantalon qui faisait des poches sous les genoux, les bras ballants et les traits crispés, dans l'attente du supplice.

Annexe 6

Extraits de l'exemplaire du roman annoté par Mélodie-Amy Wallet

I

type
Le quidam ouvrit la porte avec une clé et entra, suivi d'un jeune gaillard qui retira sa casquette avec gaucherie. Celui-ci portait des vêtements grossiers, qui sentaient la mer, et le spacieux vestibule dans lequel il se trouvait n'était visiblement pas son élément. Ne sachant que faire de sa casquette, il allait la fourrer dans la poche de son paletot quand l'autre la lui prit. Ce fut un geste simple et naturel, que le jeune empoté apprécia. « Il comprend, se dit-il. Il me laissera pas tomber. »

Il marchait sur les talons de l'autre en roulant des épaules et en écartant inconsciemment les jambes, comme si le plancher, immobile, se fût soulevé et abaissé au gré des mouvements de la mer. Les vastes pièces semblaient trop étroites pour ses grandes enjambées et il craignait que ses larges épaules ne heurtassent les chambranles ou n'lassent faucher le bric-à-brac des consoles. Il louvoyait avec méfiance entre les divers objets et voyait se dresser des périls qui n'existaient que dans son esprit. Là où une demi-douzaine d'hommes eussent pu passer de front, entre un piano à queue et une table centrale jonchée de livres empilés, il se hasarda plein de terreur. Ses bras ballants pendaient lourdement à

ses côtés. Il ne savait qu'en faire et lorsque, dans un instant d'épouvante, l'un d'eux faillit effleurer les livres sur la table, il fit un écart comme un cheval effarouché, évitant de justesse le tabouret du piano. En observant le pas tranquille de l'autre devant lui, il se rendit compte, pour la première fois, qu'il avait une façon de marcher différente de celle des autres hommes. Il eut soudain honte de sa démarche de rustaud. De minuscules gouttes de sueur perlèrent sur son front et il s'arrêta pour éponger son visage bronzé avec son mouchoir.

— Attendez, Arthur, mon gars, dit-il d'un ton badin pour essayer de masquer son angoisse. C'est trop à la fois pour votre serviteur. Laissez-moi le temps de m'y faire. Vous savez que je voulais pas venir et j'ai idée que votre famille est pas impatiente de me voir.

— Tout ira bien, répondit Arthur, rassurant. Nous sommes des gens simples... Fiers, y a une lettre pour moi.

Il revint vers la table, déchira l'enveloppe et se mit à lire, donnant à l'étranger le temps de se ressaisir. Et l'étranger lui en sut gré : l'autre lui offrait sa sympathie et sa bienveillance et, sous son apparent désarroi, cette chaleur humaine produisait son effet. Il s'essuya le front et regarda autour de lui, le visage recomposé mais avec, dans les yeux, cette expression qu'on voit chez les bêtes sauvages lorsqu'elles redoutent le piège. Égaré dans l'inconnu, il appréhendait ce qui pouvait arriver, ignorait ce qu'il devait faire et, conscient de la gaucherie de sa démarche et de son allure, craignait que tous les attributs de sa personne ne fussent affectés de la même tare. Il était extrêmement sensible, terriblement mal à l'aise, et le regard amusé que l'autre lui lança secrètement ~~par-dessus la lettre~~ le blessa comme un coup de poignard. Mais il n'en laissa rien paraître car, parmi les choses qu'il avait apprises, il y avait la discipline — et aussi parce que ce coup de poignard frappait son orgueil. Tout en se maudissant d'être venu, il décida de tenir bon, quoi qu'il arrivât. Ses

traits se durcirent et une lueur farouche brilla dans ses yeux. Il observa les lieux plus librement, d'un regard perçant qui enregistrerait les moindres détails du joli intérieur. Ses yeux étaient grands ouverts ; rien n'échappait à leur champ de vision et, tandis qu'ils s'imprégnaient de la beauté de l'endroit, leur lueur farouche s'estompa pour faire place à un plus doux reflet. Il était sensible à la beauté et, ici, la beauté ne manquait pas.

Une peinture à l'huile capta son attention. De grands brisants se fracassaient contre un rocher saillant, des nuages delà de la ligne d'écume, on apercevait une goélette qui serrait le vent et gîtait si dangereusement que chaque détail du pont était visible. Il y avait là une splendeur qui l'attira irrésistiblement. Il en oublia sa démarche maladroite et s'approcha tout près du tableau. La splendeur s'évapora. La mine perplexe, il s'ébahit devant le barbouillage sans valeur qu'il croyait avoir sous les yeux, puis recula. Aussitôt, toute la beauté reparut. « Un trompe-l'œil », se dit-il, et il n'y pensa plus, bien que, parmi le flot d'impressions nouvelles qu'il recevait, il éprouvât une pointe d'indignation à l'idée que tant de beauté pût être sacrifiée à un jeu d'optique. Il ne connaissait pas la peinture. Son œil ne s'était exercé que sur des chromos et des lithographies, dont le trait était toujours net et défini, de près comme de loin. Il avait vu des peintures à l'huile, certes, dans des devantures de boutiques, mais la vitre avait empêché ses yeux avides de s'en approcher.

Tournant la tête vers son ami, qui lisait toujours, il avisa les livres sur la table et une sorte de convoitise mélancolique passa dans son regard, comme dans le regard d'un affamé à la vue de la nourriture. Ses épaules pivotèrent et une enjambée impulsive l'amena devant la table, où il se mit à palper les volumes avec affection. Il guigna les titres et les noms des auteurs, lut quelques passages, caressa les pages avec les yeux et les mains. Il reconnut un livre qu'il avait lu mais,

pour le reste, les ouvrages et les auteurs lui étaient inconnus. Il tomba sur un recueil de Swinburne et se plongea dans une lecture attentive, oubliant où il se trouvait, le visage radieux. Par deux fois, il referma le livre sur son index pour vérifier le nom de l'auteur. Swinburne ! se souviendrait-il de ce nom. Voilà un gars qui avait le coup d'œil, qui savait rendre les couleurs et les lumières. Mais qui était Swinburne ? Était-il mort depuis cent ans et plus, comme la plupart des poètes, ou vivait-il et écrivait-il encore ? Il consulta la page de garde... oui, il avait écrit d'autres livres. Eh bien, dès demain à la première heure, il irait à la bibliothèque publique pour essayer de dénicher d'autres bouquins de ce Swinburne. Il revint au texte et, vite absorbé par sa lecture, ne remarqua pas qu'une jeune femme était entrée. Il ne s'en aperçut qu'en entendant la voix d'Arthur, disant :

— Ruth, voici Mr Eden.

Il referma le livre en marquant la page du doigt et se retourna tout palpitant. ~~Se n'était pas la fille mais les paroles~~ de son frère qui lui causaient cet émoi. Sous son corps musculeux couvait une sensibilité à fleur de peau. À la moindre intrusion du monde extérieur dans sa conscience, ses pensées, ses sympathies, ses émotions jaillissaient et vacillaient comme des flammèches. Extraordinairement réceptif, il avait une imagination vertigineuse et sans cesse en effervescence, qui procédait par associations d'idées. C'était le « Mr Eden » qui l'avait ému, lui qu'on avait toujours appelé « Eden », ou « Martin Eden », ou simplement « Martin ». Et ~~à ce moment-là~~ aussitôt, son esprit se changea en une vaste chambre noire, où défilèrent des images de sa vie, des images de chaufferies et de gaillards d'avant, de campements et de plages, de prisons et de bouges, d'hôpitaux et de taudis, toutes associées aux divers noms qu'on lui avait donnés.

C'est alors qu'il vit la fille. Un seul regard sur elle suffit à effacer toutes les fantasmagories de son cerveau. C'était une créature pâle, éthérée, aux grands yeux bleus et célestes,

avec une somptueuse chevelure d'or. Sa robe, qu'il entrevit à peine, lui parut aussi merveilleuse que sa personne. Il la compara à une fleur d'or pâle frémissant sur sa tige. Ou plutôt non : c'était un esprit, une divinité, une déesse ; une beauté aussi sublime n'était pas de ce monde. ~~À moins que les livres n'eussent raison et qu'il n'y eût de nombreuses~~ comme elle dans les hautes sphères de la société. L'ami Swinburne eût pu la chanter. Peut-être avait-il une fille semblable en tête quand il avait peint cette Iseult, dans le livre sur la table. Toutes ces visions, tous ces sentiments, ces pensées lui étaient venus en foule, sur l'instant, car son esprit n'était jamais en repos. Elle lui serra la main en le regardant droit dans les yeux, franchement, comme un homme. Les femmes qu'il avait connues ne serraient pas la main de cette façon. Pour la plupart, d'ailleurs, elles ne serraient pas la main du tout. Un flot d'images associées aux femmes qu'il avait rencontrées déferla dans sa mémoire, mais il les refoula pour ne regarder qu'elle. Jamais il n'avait vu une telle femme. Soudain apparurent à ses côtés toutes les autres, toutes celles qu'il avait connues auparavant. En l'espace d'une seconde hors du temps, il fut transporté dans une galerie de portraits, où elle occupait la place centrale et devenait l'unité de comparaison, toutes les autres étant pesées et mesurées à son aune. Il vit les visages blafards et maladifs des ouvrières d'usine, les grisettes minaudières et bruyantes de South Market, les gardiennes de bétail, les fumeuses de cigarettes basanées du vieux Mexico, les Japonaises aux allures de poupées trotinant à petits pas sur des galoches de bois, les Eurasiennes aux traits délicatement façonnés par le métissage et les pulpeuses filles des îles à la peau brune, avec leurs couronnes de fleurs. Puis toutes furent balayées par une vision de cauchemar, terrible et grotesque : les créatures malsaines au pas traînant des trottoirs de Whitechapel, les mégères bouffies de gin des lieux de débauche et tout le cortège infernal des harpies, sales et criardes, qui, tels des monstres déguisés en

femelles, servent de proies aux marins, la raclure des ports et la lie du genre humain.

— Asseyez-vous donc, monsieur Eden, dit la jeune fille. J'étais impatiente de vous rencontrer depuis qu'Arthur nous a parlé de vous. Vous avez été si courageux...

Comme il l'arrêta d'un geste plein de modestie en marmonnant qu'il n'avait rien fait du tout, que n'importe qui eût agi de même, elle remarqua de fraîches abrasions mal cicatrisées sur sa main levée et, baissant le regard, vit que l'autre était dans le même état. Un examen rapide lui montra trois balafres : une première sur sa joue, une seconde sur son front, près des cheveux, et une troisième qui disparaissait sous son col amidonné. Elle réprima un sourire en apercevant la ligne rouge qui marquait le frottement du col contre sa peau bronzée. Il n'était évidemment pas habitué aux cols durs. Son œil féminin passa également en revue ses habits bon marché et mal coupés, les fronces de son paletot autour des épaules et tous les petits faux plis des manches, révélateurs de biceps saillants.

Marmonnant toujours, il obéit à son invitation en cherchant un siège. Émerveillé par la grâce avec laquelle elle s'asseyait, il s'empressa de prendre place sur une chaise devant elle, honteux de la piètre image qu'il donnait de lui. C'était un sentiment nouveau pour lui. Jamais, jusqu'alors, il ne s'était soucié de son paraître. Il s'assit avec précaution sur le bord de la chaise, très embarrassé de ses mains. Où qu'il les mit, elles le gênaient. Arthur se retourna et Martin Eden le regarda partir avec anxiété. Il se sentait perdu, seul dans la pièce avec cette femme irréelle. Ici, point de tavernier à qui commander à boire, point de petit garçon à qui demander d'aller au coin de la rue acheter la canette de bière qui eût permis de rompre la glace.

— Quelle cicatrice vous avez sur le cou, monsieur Eden ! dit-elle. Comment est-ce arrivé ? Quelque terrible aventure, sans doute.

— Un Mexicain avec un couteau, mademoiselle, répondit-il en humectant ses lèvres sèches et en s'éclaircissant la voix. Une simple bagarre. Quand je lui ai chopé son couteau, il a essayé de m'arracher le nez avec ses dents.

A ces mots, la riche vision de cette chaude nuit étoilée à Salina Cruz passa devant ses yeux, la blanche étendue de plage, les lumières des cargos sucriers dans le port, les voix des marins ivres au loin, les dockers jouant des coudes, le regard bestial et enflammé du Mexicain, la morsure de l'acier dans son cou et le jaillissement du sang, la foule et les cris, leurs deux corps agrippés l'un à l'autre, roulant dans la poussière et, quelque part, les langoureux arpegges d'une guitare. En revoyant ces images qui lui donnaient encore le frisson, il se demanda si l'homme qui avait peint la goélette sur le mur eût su peindre cela aussi. La plage blanche, les étoiles et les lumières des cargos eussent eu belle allure, songea-t-il, avec, au centre, sur le sable, la tâche sombre formée par l'attroupement des spectateurs. Le couteau eût aussi eu sa place dans le tableau, tel un éclair d'acier luisant sous les étoiles. Mais de tout cela rien ne transparaissait dans ses paroles.

— Il a essayé de m'arracher le nez avec ses dents, conclut-il.

— Oh ! dit la fille, tout émue, d'une petite voix lointaine.

Il était aussi ému qu'elle et le rouge lui monta aux joues, soudain brûlantes comme si elles eussent été exposées à la fournaise de la chambre de chauffe. Les luttes au couteau étaient des sujets trop sordides pour une causerie avec une dame. Dans les livres, les gens de son milieu ne s'entretenaient pas de ces choses-là — peut-être même n'en avaient-ils jamais entendu parler.

Comme la conversation qu'ils s'efforçaient d'engager semblait s'enliser, elle se hasarda à l'interroger sur sa balafre en s'appliquant à employer le même langage que lui. Il le comprit et décida que c'était à lui, au contraire, d'essayer de parler comme elle.

— C'était juste un accident, reprit-il en portant la main à sa joue. Une nuit, dans une bonace avant une tempête, la drisse de grand-vergue a filé. Et le palan avec. C'était une drisse en acier et elle gigotait comme un serpent. Tous les hommes de quart essayaient de l'attraper et, moi, j'ai sauté dessus et je me suis fait talocher.

— Ah ! fit-elle en feignant de comprendre son jargon, qui était de l'hébreu pour elle, tout en se demandant secrètement ce que pouvait être une « drisse » et ce que « talocher » voulait dire.

— Ce Swinburne, là, commença-t-il en prononçant Swinburne pour adopter une diction qu'il croyait plus distinguée.

— Qui ?

— Swinburne, répéta-t-il avec la même erreur de prononciation. Le poète.

— Swinburne, corrigea-t-elle.

— Oui, c'est ça, bredouilla-t-il, les joues en feu. Depuis quand il est mort ?

— Ma foi, je n'ai pas entendu dire qu'il l'était — elle le regarda avec curiosité. Où l'avez-vous connu ?

— Je l'ai jamais vu de ma vie. Mais j'ai lu un peu de sa poésie dans ce livre, là, sur la table, avant que vous veniez. Vous aimez la poésie ?

Puisqu'il lui proposait un sujet de conversation, elle s'y prêta volontiers et répondit longuement, de bonne grâce. Il se sentit mieux et s'installa plus confortablement sur sa chaise, en tenant fermement les accoudoirs comme s'il avait craint qu'elle ne se dérobaît sous lui. Maintenant qu'il avait réussi à la faire parler avec naturel, il s'efforçait de ne pas perdre le fil de son discours, émerveillé par les trésors de savoir engrangés dans cette jolie tête et se repaissant de la pâle beauté de son visage. Bien qu'il parvint à la suivre, il était gêné par certains mots inconnus, certains commentaires et enchaînements d'idées qui lui étaient étrangers

mais qui néanmoins stimulaient et aiguillonnaient son esprit. Ainsi était la vie intellectuelle, se dit-il, ainsi était la beauté, douce, merveilleuse, telle que jamais il ne l'avait rêvée. Oubliant sa réserve, il la dévorait des yeux. Vivre pour elle, pour la conquérir ; se battre et mourir pour elle. Les livres disaient vrai. Il y avait des femmes comme elle sur terre. Elle en était la preuve. Elle donnait des ailes à son imagination, qui déployait devant lui d'immenses toiles lumineuses où, dans un clair-obscur romantique, se dessinaient de grandes gestes chevaleresques pour l'amour d'une dame — d'une femme au teint pâle, d'une fleur d'or. Et, à travers cette vision féerique et changeante comme un mirage, c'était la femme réelle qu'il voyait, assise là devant lui, parlant d'art et de littérature. Il l'écoutait, bien sûr, mais il était surtout occupé à la regarder et l'essence masculine de sa nature transparaissait dans la fixité et l'ardeur de ce regard, sans qu'il en eût conscience. (Elle) en revanche, étant femme — et bien que l'univers des hommes lui fût peu familier —, en était très consciente. Elle n'avait jamais été observée de la sorte par un homme et cela la gênait. Elle balbutia, trébucha sur une phrase et perdit le fil de ses pensées, trouvant la chose à la fois effrayante et étrangement agréable. Tandis que son éducation l'invitait à se défier des leurs subtils et mystérieux de la séduction, son instinct lui enjoignait en claironnant de passer outre aux barrières sociales et d'aller au-devant de ce voyageur d'un autre monde, de ce jeune homme rude aux mains lacérées, à la gorge rougie par un fâcheux col de chemise et qui, de toute évidence, avait été sali et déshérité par une existence dégradante. Elle était propre et sa propreté se révoltait ; mais elle était femme et faisait l'apprentissage du paradoxe de la femme.

— Comme je le disais... que disais-je, déjà ?

Elle s'arrêta net, en riant joyeusement de son étourderie.

— Vous disiez que ce Swinburne avait pas réussi à être un

grand poète parce que... et vous en êtes restée là, mademoiselle, répondit-il avec empressement, saisi par une sorte de fringale.

En l'entendant rire, il avait senti de délicieux petits frissons lui parcourir le dos. Comme un ruissellement de clochettes d'argent, se dit-il et, l'espace d'un instant, il s'imagina dans un pays lointain, fumant une cigarette sous un cerisier en fleur, tandis que les clochettes d'une pagode appelaient à la prière des fidèles en sandales de paille.

Oui, merci, reprit-elle. Swinburne a échoué, en fin de compte, à cause de... d'un manque de délicatesse. Nombre de ses poèmes ne méritent même pas d'être lus. Le moindre vers d'un grand poète authentique doit contenir une beauté vraie, capable de toucher ce qu'il y a de plus haut et de plus noble en l'homme. Un grand poète ne doit rien écrire qui ne soit un enrichissement pour le monde.

J'ai trouvé ça bien beau... fit-il, hésitant... le peu que j'ai lu. J'aurais pas cru que c'était un... un pareil malotru. Sans doute que ça se voit mieux dans ses autres livres.

Dans celui que vous lisiez aussi, on trouve de nombreux vers dont on pourrait se dispenser, affirma-t-elle, dogmatique, avec une pointe de coquetterie.

J'ai dû passer à côté, fit-il. J'ai lu que les meilleurs. C'était plein de lumière, ça brillait et ça m'a fait tout chaud en dedans, comme le soleil ou une lampe-tempête. Oui, voilà ce que ça m'a fait, mais faut croire que je suis pas un as en poésie, mademoiselle.

Il s'interrompit tout penaud, confus et honteux de son peu d'éloquence. Les mots justes lui manquaient pour exprimer la grandeur et la profondeur de ce qu'il avait lu. Dans son désarroi, il se comparait à un marin dans un navire inconnu, par une nuit noire, aux prises avec un grément inaccoutumé. Eh bien, décréta-t-il, il ne tenait qu'à lui de s'adapter à ce monde nouveau. Il n'y avait rien dont il ne fût venu à bout quand il l'avait voulu et il était grand temps

pour lui d'apprendre à dire ce qu'il ressentait afin de se faire comprendre d'elle - car il ne voyait plus qu'elle sur sa ligne d'horizon.

Longfellow, en revanche... poursuivit-elle.

Oui, je l'ai lu, dit-il en lui coupant la parole, avide de faire étalage de ses maigres connaissances livresques pour lui montrer qu'il n'était pas complètement ignare. Le Psaume de la vie, Excelsior et... et je crois que c'est tout.

Elle acquiesça en souriant avec une sorte d'indulgence apitoyée, qui le confortait : était-il donc naïf de se vanter ainsi ! Ce Longfellow avait dû écrire quantité d'autres recueils de poésie.

Excusez-moi, mademoiselle, si j'ai l'air de faire le malin. Au vrai, je connais pas grand-chose à tout ça. C'est pas dans mes cordes. Mais je serai bientôt à la hauteur.

Cela sonna comme une menace. Sa voix était déterminée, ses yeux lançaient des éclairs et ses traits s'étaient durcis. Elle crut même voir sa mâchoire prendre un angle agressif tandis que, de toute sa personne, semblait émaner une intense virilité qui l'impressionna beaucoup.

J'en suis convaincue, acheva-t-elle en riant. Vous êtes très solide.

Elle considéra un instant son cou de taureau épais et noueux, cuivré par le soleil, qui débordait de force et de santé. À le voir là, assis devant elle, humble et rougissant, elle se sentit de nouveau attirée vers lui. Une pensée libertine, qui la surprit elle-même, lui traversa l'esprit. Elle eut soudain envie de poser ses mains sur ce cou, comme pour s'imprégner de son énergie et de sa vigueur, et se reprocha aussitôt d'avoir de tels penchants, craignant de s'être brusquement découvert quelque perversion insoupçonnée, elle qui avait toujours considéré la force physique comme l'apanage des brutes et pour qui la beauté masculine idéale n'était faite que de grâce et de sveltesse. Mais l'envie persistait, malgré qu'elle en eût, et l'emplissait de confusion. Car

elle ne comprenait pas que, étant de constitution fragile, son corps et son esprit avaient besoin de force. Elle comprenait seulement que jamais aucun homme ne l'avait affectée comme celui-ci, qui pourtant la choquait à tout moment avec son horrible syntaxe.

Je suis pas un invalide, pour sûr, dit-il. S'il le faut, je peux avaler de la limaille de fer. Mais, pour l'heure, j'ai comme de la dyspepsie. Je digère pas le plus gros de ce que vous dites. J'ai pas été entraîné pour, voyez. J'aime bien les livres et la poésie et j'en lis chaque fois que je peux, mais sans réfléchir dessus comme vous. C'est pour ça que je peux guère en parler. Je suis comme un navigateur à la dérive sur une mer inconnue, sans carte ni compas. Maintenant, je veux faire le point. Peut-être que vous pourriez me mettre sur le bon cap. Comment vous avez appris tout ça ?

En allant à l'école, j'imagine, et en étudiant.

Je suis allé à l'école quand j'étais gosse.

Oui, mais je veux parler du collège, des conférences, de l'université.

Vous êtes allée à l'université ? demanda-t-il, subjugué.

Il lui sembla tout à coup que mille lieues la séparaient de lui.

J'y vais toujours. Je suis des cours spécialisés en anglais.

Il ne savait pas ce qu'était un cours d'anglais mais passa outre, se contentant d'ajouter mentalement cette nouvelle lacune à la liste de ses ignorances.

Il faudrait que j'étudie combien de temps pour pouvoir aller à l'université ?

Cela dépend des études que vous avez déjà faites, répondit-elle avec sollicitude, émue par son désir d'apprendre. Vous n'êtes jamais allé au collège ? Non, bien sûr. Mais avez-vous terminé l'école primaire ?

Il me restait deux ans à faire quand j'ai quitté. Mais j'ai toujours eu de bonnes notes.

Il me restait deux ans à faire quand j'ai quitté. Mais j'ai toujours eu de bonnes notes. Furieux de s'être de nouveau vanté, il agrippa les accou-

doirs de sa chaise avec une telle hargne qu'il en eut le bout des doigts transi. Au même moment, une femme entra dans la pièce. La jeune fille se leva, se porta à sa rencontre pour l'embrasser et revint vers lui en la tenant par la taille. Ça doit être sa mère, se dit-il. C'était une grande femme blonde, mince, belle et distinguée. L'élégance de sa mise, en accord avec le style de la demeure, l'émerveilla. Il crut voir une actrice en costume de scène. Elle lui rappelait ces mondaines en robe d'apparat, qu'il avait regardées passer sous la marquise d'un théâtre londonien, un soir de bruine, tandis que des policemen le repoussaient du pied, ou les belles dames de Yokohama qu'il avait aperçues devant le Grand Hôtel. En un éclair, mille images de la ville et du port de Yokohama défilèrent devant ses yeux, comme un kaléidoscope qu'il effaça vite de sa mémoire pour revenir à la réalité de l'instant. Il savait que le moment était venu de se lever pour être présenté. Il s'extirpa péniblement de son siège et resta planté bêtement, dans son pantalon qui faisait des poches sous les genoux, les bras ballants et les traits crispés, dans l'attente du supplice.

Annexe 7
Texte n°1 (scène 1, première version avant les répétitions)

PREMIER DINER CHEZ LES MORSE

A deux - Un type mit la clé dans la serrure et entra, suivi d'un jeune gars qui retira sa casquette d'un geste gauche.

Celui-ci portait des vêtements grossiers, qui sentaient la mer, et le spacieux vestibule dans lequel il se trouvait n'était visiblement pas son élément. Il marchait sur les talons de l'autre en roulant des épaules et en écartant inconsciemment les jambes, comme si le plancher, immobile, se fût soulevé et abaissé au gré des mouvements de la mer. Les vastes pièces semblaient trop étroites pour ses grandes enjambées. Il zigzaguait avec méfiance entre les divers objets et voyait se dresser des périls qui n'existaient que dans son esprit. Il se hasarda plein de terreur entre un piano à queue et une table centrale jonchée de livres empilés. Ses bras ballants pendaient lourdement à ses côtés. Il ne savait qu'en faire et lorsque, dans un instant d'épouvante, l'un d'eux faillit effleurer les livres sur la table, il fit un écart comme un cheval effarouché, évitant de justesse le tabouret du piano. En observant le pas tranquille de l'autre devant lui, il se rendit compte, pour la première fois, qu'il avait une façon de marcher différente de celle des autres hommes. Il eut soudain honte de sa démarche de rustaud. De minuscules gouttes de sueur perlèrent sur son front et il s'arrêta pour éponger son visage bronzé avec son mouchoir.

Égaré dans l'inconnu, il appréhendait ce qui pouvait arriver, ignorait ce qu'il devait faire. Il était extrêmement sensible, terriblement mal à l'aise. Mais il n'en laissa rien paraître. Tout en se maudissant d'être venu, il décida de tenir bon, quoi qu'il arrivât.

Ses yeux étaient grands ouverts ; rien n'échappait à leur champ de vision et, tandis qu'ils s'imprégnaient de la beauté de l'endroit, leur lueur farouche s'estompa pour faire place à un plus doux reflet. Il était sensible à la beauté et, ici, la beauté ne manquait pas.

Une peinture à l'huile capta son attention. De grands brisants se fracassaient contre un rocher saillant, des nuages bas et noirs couvraient un ciel d'orage crépusculaire et, au-delà de la ligne d'écume, on apercevait une goélette qui serrait le vent et gîtait si dangereusement que chaque détail du pont était visible. Il y avait là une splendeur qui l'attira irrésistiblement. Il en oublia sa démarche maladroite et s'approcha tout près du tableau. La splendeur s'évapora. La mine perplexe, il s'ébahit devant le barbouillage sans valeur qu'il croyait avoir sous les yeux, puis recula. Aussitôt, toute la beauté reparut. « *Un trompe-l'œil* », se dit-il, il éprouvât une pointe d'indignation à l'idée que tant de beauté pût être sacrifiée à un jeu d'optique. Il ne connaissait pas la peinture.

Il avisa les livres sur la table et une sorte de convoitise mélancolique passa dans son regard, comme dans le regard d'un affamé à la vue de la nourriture. Ses épaules pivotèrent et une enjambée impulsive l'amena devant la table, où il se mit à palper les volumes avec affection. Il avisa les titres et les noms des auteurs, lut quelques passages, caressa les pages avec les yeux et les mains. Il reconnut un livre qu'il avait lu mais, pour le reste, les ouvrages et les auteurs lui étaient inconnus. Il tomba sur un recueil de Swinburne et se plongea dans une lecture attentive, oubliant où il se trouvait, le visage radieux. Par deux fois, il referma le livre sur son index pour vérifier le nom de l'auteur. Swinburne ! il se souviendrait de ce nom. Voilà un gars qui avait le coup d'œil, qui savait rendre les couleurs et les lumières. Mais qui était Swinburne ? Était-il mort depuis cent ans et plus, comme la plupart des poètes, ou vivait-il et écrivait-il encore ? Il consulta la page de garde... oui, il avait écrit d'autres livres. Eh bien, dès demain à la première heure, il irait à la bibliothèque publique pour essayer de dénicher d'autres bouquins de ce

Swinburne. Il revint au texte et, vite absorbé par sa lecture, ne remarqua pas qu'une jeune femme était entrée.

- *Ruth, voici Mr. Eden.*

Il referma le livre en marquant la page du doigt et se retourna tout palpitant. C'était le « *Mr Eden* » qui l'avait ému, lui qu'on avait toujours appelé « Eden », ou « Martin Eden », ou simplement « Martin ». Aussitôt, son esprit se changea en une vaste chambre noire, où défilèrent des images de sa vie, des images de chaufferies et de gaillards d'avant, de campements et de plages, de prisons et de bouges, d'hôpitaux et de taudis, toutes associées aux divers noms qu'on lui avait donnés.

C'est alors qu'il vit la jeune fille. Un seul regard sur elle suffit à effacer les fantasmagories de son cerveau. C'était une créature pâle, éthérée, aux grands yeux bleus et célestes, avec une somptueuse chevelure d'or. Il la compara à une fleur frémissant sur sa tige. Ou plutôt non : c'était un esprit, une divinité, une déesse ; une beauté aussi sublime n'était pas de ce monde. Toutes ces visions, tous ces sentiments, ces pensées lui étaient venues en foule, sur l'instant, car son esprit n'était jamais en repos. Elle lui serra la main en le regardant droit dans les yeux, franchement, comme un homme. Les femmes qu'il avait connues ne serraient pas la main de cette façon. Pour la plupart, d'ailleurs, elles ne serraient pas la main du tout. Jamais il n'avait vu une telle femme.

Il s'empressa de prendre place sur une chaise devant elle, honteux de la piètre image qu'il donnait de lui. C'était un sentiment nouveau pour lui. Jamais, jusqu'alors, il ne s'était soucié de son paraître. Il s'assit avec précaution sur le bord de la chaise, très embarrassé de ses mains. Où qu'il les mît, elles le gênaient. Il se sentait perdu, seul dans la pièce avec cette femme irréelle. Ici, point de tavernier à qui commander à boire, point de petit garçon à qui demander d'aller au coin de la rue acheter la canette de bière qui eût permis de rompre la glace.

Damien - Ce Swinburne, là, commença-t-il en prononçant Swainburne pour adopter une diction qu'il croyait plus distinguée.

Karyll - Oui ?

- *Swainburne*, répéta-t-il avec la même erreur de prononciation. *Le poète.*

- *Swinburne*, corrigea-t-elle.

- *Oui, c'est ça*, bredouilla-t-il, les joues en feu. *Depuis quand il est mort ?*

- *Ma foi, je n'ai pas entendu dire qu'il l'était. Où l'avez-vous connu ?*

- *Je l'ai jamais vu de ma vie. Mais j'ai lu un peu de sa poésie dans ce livre, là, sur la table, avant que vous veniez. Vous aimez la poésie ?*

Oubliant sa réserve, il la dévorait des yeux. Vivre pour elle, pour la conquérir ; se battre et... mourir pour elle...

Damien - Elle donnait des ailes à son imagination. Il l'écoutait, bien sûr, mais il était surtout occupé à la regarder et l'essence masculine de sa nature transparaissait dans la fixité et l'ardeur de ce regard, sans qu'il en eût conscience.

Karyll - Elle, en revanche, étant femme - et bien que l'univers des hommes lui fût peu familier -, en était très consciente. Elle n'avait jamais été observée de la sorte par un homme et cela la gênait. Elle balbutia, trébucha sur une phrase et perdit le fil de ses pensées, trouvant la chose à la fois effrayante et étrangement agréable. Tandis que son éducation l'invitait à se défier des leurres subtils et mystérieux de la séduction, son instinct lui enjoignait de ne pas s'arrêter aux barrières sociales et d'aller au-devant de ce voyageur d'un autre monde, de ce jeune homme rude aux mains lacérées, à la gorge rougie par un fâcheux col de chemise et qui, de toute évidence, avait été sali et déshérité par une existence dégradante. [...]

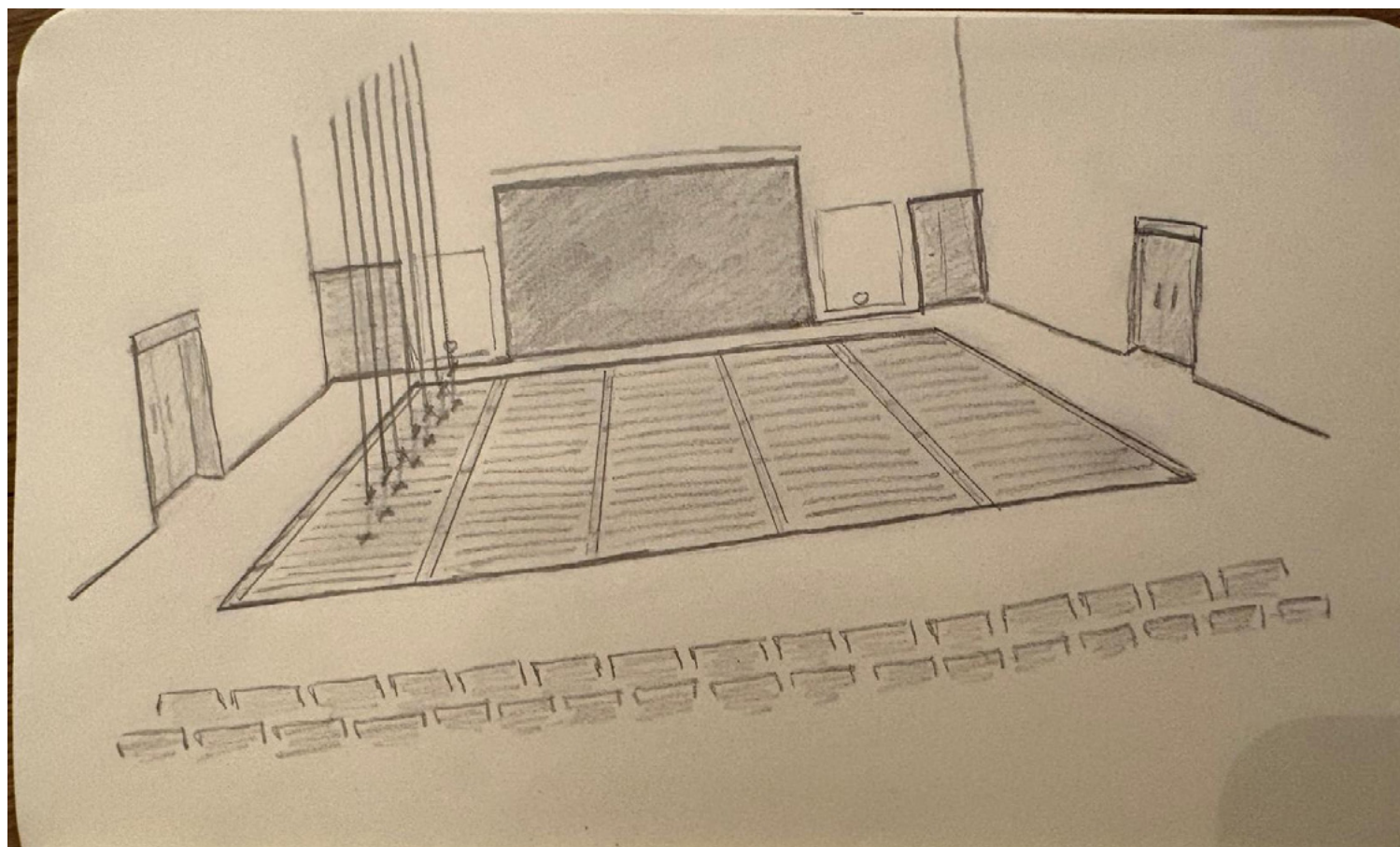
Annexe 8

La chambre de Martin chez Maria

A deux - Dans sa propre chambrette, Martin vivait, dormait, étudiait, écrivait et faisait le ménage. Devant l'unique fenêtre, il y avait une table de cuisine, qui lui servait également de bureau, de bibliothèque et de console pour sa machine à écrire. Le lit, contre le mur du fond, occupait à lui seul les deux tiers de la place. La table était flanquée, d'un côté, d'une méchante commode dont le vernis s'écaillait un peu plus chaque jour, de l'autre, d'une cuisine rudimentaire, constituée d'un réchaud à pétrole, d'une étagère pour les provisions et d'un seau - lequel était destiné au transport de l'eau, que Martin devait aller puiser au robinet de la cuisine de Maria. Sa bicyclette était suspendue à un crochet fixé au plafond, au-dessus de son lit. Au début, il avait voulu la ranger à la cave, mais les assauts de la tribu Silva, qui s'amusait à lui dévisser la selle et à dégonfler ses pneus, l'en avaient dissuadé.

Il serrait ses habits et les livres qui ne tenaient pas sur la table dans un petit placard. Il avait pris l'habitude de rédiger des notes de lecture et il en avait tant accumulé qu'il était obligé de les suspendre sur des fils à linge tendus en travers de la pièce. Tout cela rendait ses déplacements particulièrement difficiles : il ne pouvait pas ouvrir la porte sans fermer préalablement le placard et vice versa. Aucun trajet en ligne droite ne lui était permis. Il était contraint de zigzaguer pour aller de la porte à la tête de lit, ce qui, dans le noir, représentait parfois un exercice périlleux. Quand l'unique chaise de la pièce était à sa place normale, le canal n'était pas navigable, si bien qu'il était forcé de la poser sur le matelas quand il ne s'en servait pas. Mais il s'en servait presque tout le temps, cuisinait assis, lisait pendant que l'eau bouillait et continuait à écrire en faisant frire son steak.

Annexe 9
Croquis tiré du carnet de travail de Mélodie-Amy Wallet



Annexe 10
Œuvres d'Alberto Giacometti et de William Turner



Alberto Giacometti, *La Place I*, 1948

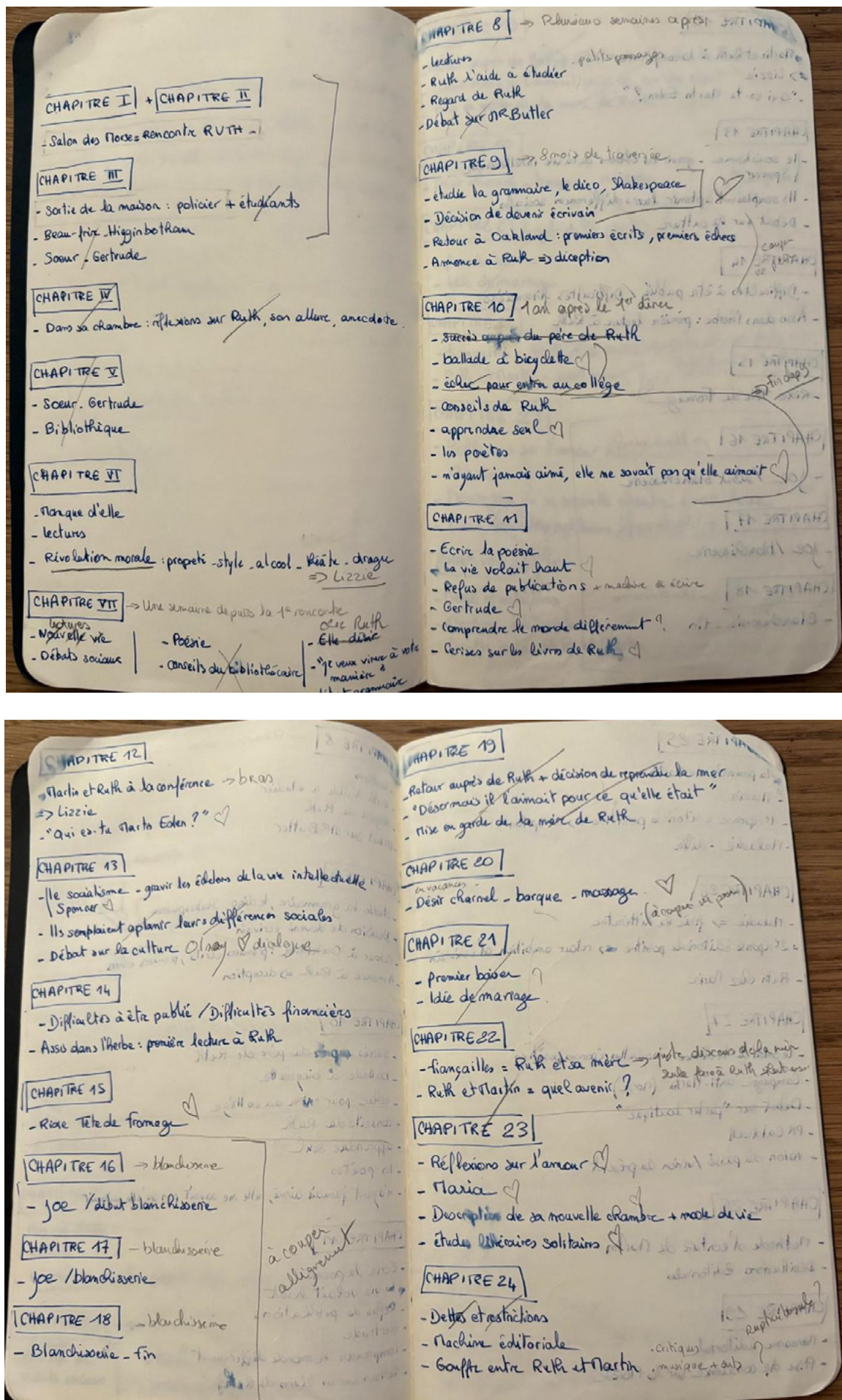


Alberto Giacometti,
L'Homme qui chavire, 1950



William Turner, *Fishermen at Sea*, 1796

Annexe 11
« Timeline » du roman
(d'après le carnet de travail
de Mélodie-Amy Wallet)



CHAPITRE 25

la pauvreté de Martin

- Maria
- 1^{re} réponse éditoriale positive \Rightarrow déception
- Maladie - dérive

CHAPITRE 26

- Maladie \Rightarrow finie la littérature
- 2^e réponse éditoriale positive \Rightarrow retour ambition d'écrivain
- Ruth chez Maria

CHAPITRE 27

- Le soleil de la chance : nouvelles réponses positives
- Campagne anti-Maria (Norre)
- Débat sur "parler boutique"
- PR Caldwell
- vision du passé / vision du présent

CHAPITRE 28

- rictus de l'écriture de Martin
- Désillusions éditoriales

CHAPITRE 29

- Narasme éditorial possible (Gallagher)
- Prise de conscience sur la Norre

- Débat sur le socialisme avec Mr Norre - individuiste

CHAPITRE 30

- Un an de folles
- Désapprobation de Ruth pour le métier d'écrivain
- \Rightarrow écrit : accomplir l'impossible \Rightarrow juste dialogue?

CHAPITRE 31

- Gertrude
- Brissenden

CHAPITRE 32

- Brissenden

CHAPITRE 33

- Chez le rédacteur

CHAPITRE 34

- Débats de solitude : Ruth / Maria
- Colpman sur Martin
- Maria

CHAPITRE 35

- L'Éphémère
- Ruth vs Maria

CHAPITRE 36

- Doubs heures qui ont le des livres.

CHAPITRE 37

- Nouveau roman
- Indiv dualisme (chez les Norre)
- \Rightarrow colère

CHAPITRE 38

- Chez les socialistes
- Discours

CHAPITRE 39

- Article mensonger
- \Rightarrow petit reportage
- Lettre de rupture de Ruth
- conséquences de l'article

CHAPITRE 40

- Rencontre avec Ruth dans la rue
- L'Éphémère accepté
- Mort de Brissenden
- Édition de l'Éphémère
- Vision

CHAPITRE 41

- Le vent tourment
- Gertrude et sa pièce

CHAPITRE 42

- solitude et nouveau plan
- pique-nique des macors?
- \Rightarrow Lazy

CHAPITRE 43

- Succès

CHAPITRE 44

- Invitation de Mr Norre
- \Rightarrow ironie du sort
- Higginbotham
- suite d'ironie du sort

CHAPITRE 45

- suite du succès
- Ruth
- ~~ix~~

Annexe 12
Texte n°2 (suite de la scène 1,
première version avant les répétitions)

A deux - Au dîner, on le fit asseoir à côté d'Elle. La batterie des couteaux et des fourchettes dressa des épouvantes devant ses yeux.

De petites gouttes de sueur perlaient sur son front et sa chemise était trempée. Que d'efforts à la fois ! Il devait non seulement manger selon un rituel étrange, se servir d'ustensiles inconnus en essayant d'imiter discrètement les gestes des autres et résister au lancinant et douloureux appel du désir qu'elle lui inspirait. Il devait soutenir la conversation, écouter ce qui se disait autour de lui. Pour ajouter à sa confusion, il y avait le serviteur, incessante menace qui apparaissait silencieusement derrière son épaule. Tout au long du repas, il fut obnubilé par l'idée des rince-doigts. Vingt fois, cent fois, il se demanda à quel moment ils entreraient en scène et à quoi ils ressembleraient. Mais cela n'était rien encore. Une question obsédante le rongait depuis le début : quelle attitude devait-il adopter ?

Pendant la première partie du dîner, il parût extérieurement calme. Il ignorait que son silence démentait les propos qu'Arthur avait tenus la veille, lorsqu'il avait annoncé aux siens qu'il allait amener un sauvage à leur table mais qu'ils ne devaient pas s'en alarmer car c'était un sauvage fort intéressant. Il ne savait ce qu'il mangeait. À cette table, manger était un acte esthétique - et même intellectuel -, il se repaissait de beauté. C'était surtout son esprit qui était en appétit. Il entendait des mots dont il ignorait le sens, d'autres qu'il n'avait rencontrés que dans des livres et qu'aucun homme ou femme de sa connaissance n'eût été capable de prononcer. Il était en extase. La beauté idyllique et l'élévation spirituelle des livres devenaient réalité. Il était dans cet état rare et béni que l'on éprouve en voyant ses rêves quitter le monde du fantasme pour entrer dans le domaine des faits.

Il restait en retrait, se contentant d'écouter, d'observer, de savourer et de répondre par monosyllabes - des « oui, mademoiselle », « non, mademoiselle » ou des « oui, madame », « non, madame ». « Bon Dieu ! se disait-il. Je vaudrais autant qu'eux. Ils savent peut-être des tas de trucs que je sais point, mais je pourrais leur en apprendre pas mal, moi aussi ! » Et, l'instant d'après, lorsque la mère ou elle l'appelaient « monsieur Eden », son agressivité retombait et il fondait de plaisir. C'était un homme civilisé, oui, voilà ce qu'il était, et il dînait d'égal à égal avec des gens sortis d'un livre. Il se croyait lui-même dans un livre, un livre imprimé et relié qu'il parcourait à l'aventure, de page en page.

Voyant que Ruth observait ses mains avec curiosité, il balbutia :

- Je débarque tout juste d'un steamer postal du Pacifique. Il avait du retard et on a dû marner comme des nègres dans les ports du Puget Sound pour charger la cargaison - du fret mixte, si ça vous dit quelque chose. C'est comme ça que je me suis pelé les mains.

- Oh, non, ce n'est pas ce que je regardais, rectifia-t-elle avec empressement. Vos mains semblent trop petites pour votre corps.

- Oui. Elles sont pas assez fortes pour supporter le choc. Je peux frapper comme une mule avec mes bras et mes épaules. Ils sont trop costauds et, quand j'amoche la mâchoire d'un gars, je m'amoche aussi les mains.

Il n'était pas fier de ce qu'il venait de dire. Il se dégoûtait lui-même.

- C'était très courageux de votre part d'aider mon frère Arthur comme vous l'avez fait... alors que vous ne le connaissiez pas-

- C'était vraiment rien du tout. N'importe qui aurait fait pareil. Cette bande de vauriens cherchait la bagarre, et Arthur, lui, il embêtait personne. Ils lui sont tombés dessus, alors moi je leur ai tombé dessus et j'en ai caressé quelques uns. C'est comme

ça que je me suis écorché un peu la peau des mains, et qu'eux il y ont laissé quelques dents. J'aurais manqué ça pour rien au monde. Et quand j'ai vu ...

Il s'arrêta, bouche ouverte, au bord du gouffre. Comment osait-il respirer le même air qu'elle ? Martin Eden, fronçant les sourcils, se torturait l'âme de plus belle en se demandant comment il devait se comporter avec ces gens. Jusqu'ici, il n'avait pas été très brillant. Il n'était pas de leur clan et ne connaissait pas leur dialecte. À quoi bon faire semblant ? Il serait vite démasqué. Et il n'avait jamais aimé les masques, de toute façon il devait rester lui-même. Il ne parlait pas encore leur jargon mais, avec le temps, cela viendrait. Il y était décidé. Là était l'aventure, un monde à conquérir avec la tête et les mains...